

FACE AUX BOCHES

BULLETIN DESTINÉ à la destruction du CAFARD dans les BOYAUX du FRONT



N° 4 - DÉCEMBRE 1915

ABONNEMENTS
5 fr. pour jusqu'à la fin
de la campagne

Pour renseignements et abonnements
s'adresser *Face aux Boches*, secteur postal 78
au 76^e Rég^t Territorial, 7^e Compagnie

Prix du numéro : 5 centimes pour les militaires ; 10 centimes pour les civils

Les Cinq Sous du Poilu

S'il est une nouvelle qui fit plaisir à nos poilus ce fut bien celle qui leur annonça qu'à dater du 1^{er} octobre leurs centimes de poche seraient portés de 5 à 25.

2 fr. 50 tous les 10 jours, quelle aubaine et plus d'un, auquel la fortune est loin de sourire, a cru se voir riche de toucher d'un seul coup ces pièces blanches qui sont, hélas ! si nécessaires aux besoins de l'existence et qui fondent souvent avec une facilité incroyable.

Que faire de cet argent ? Les occasions de dépenses sont rares aux tranchées et c'est encore là que se passe plus de la moitié du temps. Donc il ne faut pas songer à se procurer des douceurs pendant ce séjour où cependant elles seraient si appréciées.

Bien que ce problème soit difficile à résoudre, nos poilus n'ont pas été embarrassés. On ne peut utilement dépenser son prêt lorsque l'on est en ligne puisque l'on y touche vin, eau-de-vie et tabac. Eh bien ! on fera des économies pour les périodes de repos. Si l'on pouvait avoir un grand repos, un vrai, sans travaux, sans pluie, sans boue, c'est ça qui serait bon, on se ferait venir des huitres, du Champagne, on ferait la noce, quoi !

Pourquoi, en somme, ne pas faire une sorte de cagaotte. Ce grand repos nous viendra bien un jour, que diable ! Que chaque homme, dans son escouade, mette seulement 10 ou 20 sous de côté

à chaque prêt et alors nous aurons un capital sérieux qui nous permettra la satisfaction de certaines fantaisies culinaires et de faire un festin auprès duquel ceux de Sardanapale ne seraient que de la petite bière.

Cette idée suggérée par un économiste a pris corps, elle se réalise dans certaines escouades qui n'attendent plus que le repos escompté espérant qu'il ne se fera pas trop attendre.

A côté de ceux-là s'en trouvent d'autres qui recevaient de temps en temps un mandat de 5 francs envoyé par la femme ou la mère, lesquelles l'avaient prélevé à grand peine sur leurs maigres ressources. Ils ont vu avec plaisir l'augmentation du prêt, car elle leur permettra les douceurs que leur procurait le mandat sans affaiblir pour cela le pécule de la famille.

A tous les points de vue, donc, cette mesure a été bien accueillie, elle a montré à nos hommes que leur situation, vraiment digne d'intérêt, avait été prise en considération, elle n'a pas remonté leur courage qui, lui, est toujours au maximum, mais elle leur a fait grand plaisir en même temps qu'elle leur a été très utile.

J. B



Lecteurs de *Face aux Boches*

Hâtez-vous de souscrire une action (voir n° précédent) ou de vous abonner si vous ne l'avez déjà fait.

CHOSSES VUES

Aperçu un pauvre diable voulant à toute prix être conduit à la prévôté de notre Division sous prétexte que sa mémoire était infidèle. Nous pensions avoir affaire à un déséquilibré, mais il n'en était rien, en effet.

Le malheureux, ne pouvant se faire comprendre nous tendit un feuillet sur lequel nous lûmes :

« Faites-moi arrêter, je vous en prie, ma mémoire a fait des faux »

Nous nous contentâmes de sourire ; mais nous crûmes devenir aliéné à notre tour, en lisant au verso de la feuille présentée : « J'ai du reste déjà manqué dix manches à la pelle !!! »

Horrible, atroce !...



IL A ÉTÉ PERDU

Une pochette de poilu contenant... une image d'Epinal.

La rapporter aux bureaux de *Face aux Boches*, s'essuyer les pieds avant d'entrer. (Bureaux du sous-sol.)



AUX TRANCHÉES

Des officiers d'Etat-Major
Causaient à côté d'un buisson
Pouvez-vous trouver sans effort
L'objet de leur conversation ?

Réponse. — C'était la conférence de la haie.

L'école de Compagnie est rigoureusement supprimée et remplacée par l'école des boyaux. Exercices de 19 heures à 0 h. 30 pour tout le régiment.

Tenue en arme, sans sac mais avec sacs... à terre.

Chaque homme emportera avec lui un caillibotis.

L'ESPRIT DE VINGT

Le seul dont l'usage soit permis aux militaires.

Il est impossible de voir un trouper en admiration devant la *demi-ration*.



Mea Culpa

En insérant la lettre d'un de nos lecteurs, qui préconisait l'utilisation des belles-mères dans nos tranchées en vue d'augmenter le bien-être de nos amis poilus, nous ne nous doutions pas recevoir une telle quantité de lettres.

Nous sommes traité de bandit, d'assassin, d'être sans entrailles et d'autres noms d'oiseaux.

Nous extrayons du courrier la missive suivante, que notre impartialité nous oblige à publier *in-extenso*.

FEUILLÉES LITTÉRAIRES

RETRACTATION : Mon ami, j'ai lu dans votre numéro du 15 octobre un article intitulé "Mea Culpa". Pourquoi donc, ôh ! Madame, me croyant si fin, Ai-je invoqué la Muse et, très autoritaire, Ai-je accusé vos doigts d'être si terre à terre, Veuillez me pardonner et écouter la fin.

II

J'ai parlé, en effet, franchement de miracle, Je me confesse, hélas ! je me croyais Calon. Je suis jeune et conviens qu'un bon coup de [blaton]

III

Aussi, peiné, contrit, et tout bouleversé, Je rétracte mes vers antérieurs, et... tout chose, Je rends bien volontiers à ce beau poignet rose Son geste gracieux. Je suis un insensé.

IV

Je me suis excusé et, néanmoins, j'enrage, Non que votre mari ne soit plus un poilu, Il a tous ses cheveux, et moi... je n'en ai plus, L'un fut toujours sérieux, l'autre ne fut pas [sage]!

L. D.

« Monsieur,

« Je ne vous connais pas, et je désire même vous ignorer.

« Je plains votre cerveau susceptible d'engendrer (1) semblables inepties. Il est bon de plaisanter ; mais la farce a des limites. Vous paraissez ignorer toute déférence envers le sexe qui vous a donné votre mère (2). Il ne manque pas d'autres sujets à traiter, sans revenir sur cette sempiternelle rengaine, *les belles-mères*. C'est vieux, et sans doute, vous, vous êtes jeune. Vous n'avez pas encore pu, ni su apprécier leurs mérites. Je n'insiste pas, me contentant de vous plaindre et de plaindre Madame votre épouse d'avoir à ses côtés un monstre pareil.

« Recevez, etc... »

Nous avons eu tort. Nous le reconnaissons.

Cet incident nous a profondément attristé, et il nous a fallu recevoir l'assurance de la sympathie d'une toute jeune belle maman pour ne pas devenir morose. En effet, lisez plutôt.

« Mon cher petit poilu (3).

« Je suis belle-mère, jeune, et patriote, ce qui peut se concilier parfaitement.

« Votre idée est excellente, j'y applaudis des deux mains (4).

(1) Allons, voilà que j'engendre par le cerveau maintenant.

(2) Et sans doute aussi celui qui m'a donné ma belle-mère.

(3) Cette lettre commence bien, n'est-ce pas ?

(4) Oui, car applaudir d'une main, c'est un tour de force trop fatigant.

« Malheureusement, elle est difficile, si non impossible à mettre à exécution. Nos gendres ne consentiraient jamais à nous ravitailler, nous ne tiendrions pas longtemps. Et nos jupes traînant dans la boue (car je sais, on me l'a dit, il y a un peu de boue dans votre région) (r). Si vous, les hommes, en ramassez jusqu'aux genoux que ferons-nous pour maintenir nos robes à cette hauteur.

« Vous n'y pensez pas, petit polisson (2).

« En attendant, et pour mitiger votre impatience, m'acceptez-vous comme marraine ?

« Croyez, etc.... »

Hélas, qu'avons-nous fait, en écrivant un article sur ces dames !

Décidément, nous ne recommencerons plus, nous sommes trop puni....

L. D.



Tableau d'honneur du Régiment

RELEVÉ DES CITATIONS ORDRE DU RÉGIMENT

12 octobre 1915. N° 81.

MM. Gougeon (Paul), sous-lieutenant ; Perrière (Aimé), lieutenant ; Viart (Léon), sergent mitrailleur ; Panhaleux (Mathu-

(1) Oh ! si peu, n'en parlons pas.
(2) Est-elle gentille !

LES TROIS VOLONTAIRES

Trois territoriaux volontaires ont proposé leur concours pour la traversée à la nage de l'Y... à...

Ils ont réussi et ont été récompensés de leur exploit.

(Les journaux.)

Nous sommes les trois volontaires
Qui traversâmes le canal.
Ce n'est pas un fait très banal,
Nous sommes les trois volontaires.

Nous traversâmes le canal
Dans le plus profond des mystères ;
On fit la pige aux mousquetaires,
Nous traversâmes le canal.

On le passa mains dans les poches,
On en revint les mains aux hanches.
A nous coupes, brasses et planches,
On le passa mains dans les poches.

Cet exploit plut au général
Qui nous félicita beaucoup :
« Mes amis, ça... c'est un beau coup ! »
Cet exploit plut au général.

« Venez donc me voir dès demain,
Venez voir mon état-major,
Mais, surtout..., séchez vous d'abord,
Venez donc me voir dès demain. »

Nous y allâmes très émus,
On s'était fait beaux pour la fête,
Mais beaux des pieds jusqu'à la tête,
Nous y allâmes très émus.

« Vous ferez certes mieux encore,
Adieu, car je file dare-dare,
Dit l' général : v'là... un cigare,
Vous ferez certes mieux encore.

On le fuma avec délices
Ce cigare à... Ranavalu
Et, tout prêts à repasser l'eau,
On l'a fumé avec délices.



sin), caporal mitrailleur ; Rogerie (Pierre), soldat mitrailleur.

21 octobre 1915. N° 83.

MM. Le Poullen (Etienne), soldat ; Gilbrin (Raymond), médecin-auxiliaire ; Legendre (Jean-Marie), soldat ; Draguin (Pierre), soldat brancardier ; Rousigné (Alphonse), soldat brancardier ; Bouffort (Jean), soldat brancardier.

3 novembre 1915. Ordre de la ^e brigade, n° 35.

MM. Etienne (Auguste), sergent mitrailleur ; Porée (Victor), caporal mitrailleur ; Guéron (Edouard), soldat mitrailleur ; Charbon (Joseph), soldat bombardier ; Mousset (Joseph), soldat bombardier ; Hermange (Louis), soldat bombardier.

8 novembre 1915. Ordre de la ^e division, n° 79.

MM. Dubé (François), Lemétayer (Louis), Beumel (Henri), soldats bombardiers ; Burel (Pierre), soldat ; Betton (Victor), soldat mitrailleur ; Lefeuve (Louis), soldat brancardier.

MÉDAILLE MILITAIRE

Ordre du G. Q. G. du 24 septembre 1915. (Croix de Guerre avec palme.)

M. Le Maignan (Louis), soldat.

4 octobre 1915. (Médaille remise par le Général commandant la ^e division, à l'ambulance.)

M. Gantrais (Pierre), soldat.

Ordre du G. Q. G. du 10 novembre, nomination du 25 octobre. (Croix de Guerre avec palme.)

M. Robin (Georges), sergent mitrailleur.

30 octobre 1915. (Médailles remises par le Général commandant la ^e division, à l'ambulance.)

MM. Jollivet (Emile), soldat ; Gallais (Armand), soldat.

Ordre du G. Q. G. du 10 novembre, nominations du 3 novembre. Croix de Guerre avec palme.

MM. Guérinel (Joseph), soldat ; Renou (Louis), soldat.

Ordre du G. Q. G. du 10 novembre. Croix de Guerre avec palme.

MM. Coteret (Pierre), soldat ; Perdriel (Charles), caporal ; Aubrée (Jean-Marie), soldat ; Février (Armand), sergent.

Ordre du G. Q. G. du 22 novembre. (Croix de Guerre avec palme.) Nomination du 5 novembre.

M. Garrault (Léonor), sergent.

Nomination du 5 novembre.

M. Hondusse (François), soldat.

30 novembre 1915. Ordre n° 40 de la ^e brigade.

MM. Barbedette (César), adjudant ; Colombel (Hyacinthe), sergent bombardier ; Fougeroux (Jean-Louis), soldat ; Leroy (René), soldat ; Maillard (Joseph), soldat mitrailleur ; Rouger (Pierre), adjudant ; Bessèche (Jean), soldat.

3 décembre 1915. Ordre n° 82, de la division.

M. Palâtre (Emile), sous-lieutenant téléphoniste.

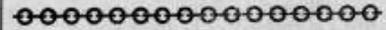


Au Cantonnement

Nous aurions voulu éviter à notre chef de musique toute réflexion désobligeante ; mais étant donnée sa sévérité excessive, nous taire serait impardonnable.

Ne l'avons-nous pas entendu l'autre jour, reprocher à un malheureux saxophone à la fin d'un morceau, de n'avoir pas rendu le dernier soupir !

Où veut-il en venir ? Nous ferons en sorte d'éviter de pareilles rigueurs, et pour cela nous ne manquerons jamais de les signaler à l'occasion.



PUDEUR BRETONNE

Voici une anecdote qui démontre la pudeur de nos poins bretons. Ils en possèdent même plus qu'on pourrait le supposer.

Elle nous a été racontée dernièrement. Nous la garantissons absolument authentique, comme toutes les histoires de *Face aux Boches* :

Un militaire du régiment avait été blessé en novembre l'année dernière. A ses camarades, qui lui exprimaient leur étonnement de ne pas le voir se porter ma ade, il répondait invariablement : Ah ! ce n'est rien !

Chacun disait : C'est un brave, entendu ; mais pourquoi pousse-t-il les hauts cris lorsqu'on lui parle du médecin-major ?

L'énigme eut pu durer longtemps encore si la douleur du blessé, supportable à l'origine, n'était devenue plus vive lui occasionnant une claudication sensible. Ses supérieurs s'en aperçurent. Il n'y avait plus à dire mon bel ami, il dut se présenter à la visite.

— Qu'as-tu mon gars ? lui demanda le médecin.

— M'sieur le Major, j'ai mal... aux jambes.

— C'est vague, ça. Voyons, déculotte-toi.

— M'sieur le Major !

— Il n'y a pas de M'sieur le Major :

L'Enfant de la Sœur

Roman semi-tragique

par

ZIM-BOUM ET JEAN BIÉRENDRÀ

I

L'HORLOGE MUEITE.

Minuit ne sonnait pas à l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Non, cette heure ne sonnait pas, et pourtant la grande aiguille de l'horloge avait atteint la ligne verticale et s'y maintenait depuis quelques instants déjà.

Pourquoi, l'heure des crimes ne voulait-elle donc pas sonner ?

Intrigués au plus haut point, les auteurs de ce récit demandèrent et obtinrent sans difficulté aucune, une permission de quinze jours, pour établir une enquête à ce sujet. Cette enquête menée très rapidement permit d'établir que si minuit n'avait pas sonné c'est que l'horloge s'était arrêtée. Elle s'était arrêtée parce que le ressort était absolument à fond, tout comme nos ressources.

Un seul moyen s'offrait à leurs yeux, la remonter, ou, en cas d'avarie la faire réparer au plus vite.

Les auteurs en question eurent recours à l'habileté d'un professionnel qui leur déclara froidement que l'horloge ne marcherait plus jamais. Pourquoi ? Ils ne se le rappellent plus. Un épais brouillard a obscurci leur cerveau depuis cette époque et il leur est infiniment plus difficile de rassembler leurs idées, que de rassembler une compagnie lors d'une distribution de tabac. Ils pensent que l'émotion a dû les étreindre trop fortement à la vue de ce

pauvre cadran inerte. Que nos lecteurs ne se désolent pas ; ils ont recouvré depuis cette aventure une partie de leur raison, c'est ce qui leur a permis du reste d'écrire ce drame, pour lequel ils se sont mis à deux désireux d'apporter chacun autour de la table de rédaction plusieurs bocks, et les meilleures de leurs intentions.

Mon distingué collaborateur, ayant tous les renseignements utiles à l'explication du chapitre second, prend mon fauteuil, sa plume, un air important et me demande instamment de lui céder ma place. Ce à quoi j'aspirais très volontiers depuis quelques instants, n'aimant pas, par atavisme décrire les horreurs ou toutes autres choses susceptibles de rendre mes contemporains hypocondriaques.

(A suivre.)

ZIM-BOUM ET JEAN BIÉRENDRÀ.



déculotte-toi, et plus vite que cela. Où as-tu mal ?

— Ici.

Le médecin examina l'endroit qui lui avait été indiqué très vaguement, passa la main à la séparation des deux membres inférieurs. La surprise fut grande d'y rencontrer une protubérance solide.

— Diable, mais où as-tu ramassé cela ?

— M'sieur le Major, c'est une canique que j'ai reçue dans le derrière.

Vous pensez quelle fut la surprise, l'ébahissement du médecin, lorsqu'il retira de la partie très charnue de son interlocuteur une bille de schrapnell.

— Décidément, c'est inimaginable. Je m'aperçois que ce projectile séjournait là depuis longtemps. Depuis combien de temps l'as-tu à cet endroit ?

— Il y a 2 mois, M'sieur le Major !

— Deux mois ! mais tu es fou, fou à lier ! Et tu as marché pendant si longtemps ? Pourquoi ne t'es-tu pas fait porter comme malade et n'es-tu pas venu me voir plus tôt ?

— M'sieur le Major !

— Veux-tu me répondre, sacrebleu !

— M'sieur le Major, j'vas vous dire... quand elle me gênait, je la manigançais et puis j'osais pas, j'osais pas...

— Tu n'osais pas quoi ?

— J'osais pas vous montrer mon c...

L. D.

RÉTRACTATION

L'auteur des vers « pourquoi donc oh ! Madame », doit présenter toutes ses excuses à Mme X..., pour avoir mal interprété la phrase suivante : faire *tailler* une barbe et l'avoir traduite par : faire *couper* une barbe.

Ses excuses sont insérées ce jour dans nos Feuilles littéraires.

Les Marraines

Les marraines des poilus du front ne sont pas un mythe, voyez donc :

Par suite d'une erreur, nous avons eu la joie de recevoir une lettre conçue dans les termes suivants, qui nous ont laissé rêveur et momentanément détaché des choses terrestres et crapouillaudesques :

« Mon cher petit poilu du front (1),

« Je ne vous ai jamais vu ; mais je vous vois d'ici. Je vous vois gai, souriant parmi vos braves, tandis que moi, je désespère et je pleure (2).

« Cependant, mon petit ami, je ne peux m'imaginer à quel point les souffrances endurées par vous tous ont dû être terribles. Je suis véritablement trop émue, et je repleure (3).

« Que pourrais-je faire pour vous être

(1) Cet entête a permis de justifier au destinataire que cette lettre ne pouvait pas lui être dédiée, car il ne possède plus le moindre vestige de la toison dont il est question.

(2) Cette marraine n'est pas fofichonne, j'espère n'en pas recevoir une semblable.

(3) Voir annotation ci-dessus, avec l'aggravation seconde fois, susceptible de notifier une punition.

agréable, adoucir dans la mesure du possible les rigueurs de cette vie de tranchées ?

« Je cherche vainement le palliatif. N'en trouvant pas, je soupire, et j'en demande (4).

« Voulez-vous des livres, du chocolat, des journaux, des conserves, des sardines, du jambon, des pruneaux, des articles de Barrès, un couteau (5) ?

« Tout ce que vous demanderez vous sera accordé. Je ne suis qu'une simple femme (*sic*) mais, vous pouvez compter sur moi. Hélas ! quelle tristesse est la mienne ! Mon pauvre cher petit poilu, poilu du front.

« Écrivez-moi souvent, petit filleul que j'aime tant, sans l'avoir jamais regardé. Je ne manquerai pas, croyez-moi, d'accéder à vos désirs, devrais-je pour cela escalader les nues (6).

« Agrérez, etc... »

Ne vous semble-t-il pas que cette maman-belle ferait bien de les escalader, les nues ?

Il suffirait alors de la laisser monter ; après, on pourrait tirer l'échelle.

L. D.

(4) On pourrait peut-être obtenir une permission pour aller lui en donner.

(5) Une salade, quoi !

(6) Et les avions, alors ? Enfoncés ?

FORTUNE ASSURÉE

A ceux de nos poilus qui, la campagne finie, reprendront leur commerce interrompu par la guerre, nous sommes heureux de donner le procédé suivant qu'une *déesse* très célèbre en ce moment (1) nous a enseigné pour faire rapidement fortune :

Ce procédé consiste à acheter force marchandises de toute nature et à informer sa clientèle des prix et des conditions de vente.

Si, pour une raison ou une autre, ladite clientèle ne trouve pas l'opération avantageuse, il n'y a qu'à lui faire sommation d'avoir à prendre à *titre obligatoire et remboursable* telles marchandises en telle quantité que vous le jugerez à propos avec paiement au comptant.

Ce procédé, appliqué sur une grande échelle, est, comme on peut le voir, d'une simplicité enfantine et réellement susceptible de procurer de beaux et très importants bénéfices.

Grande Chiffonnerie centrale

Le Conseil d'administration de la Grande Chiffonnerie Centrale G. C. C. prévient MM. les Commandants de compagnie qu'il tient à leur disposition un stock immense de chiffons de toute nature, en laine, fil et coton ayant antérieurement représenté des chemises, serviettes et mouchoirs. Ils pourront échanger ces chiffons contre des objets de toute nature, à l'état de neuf.

Un lot spécial de chaussettes (russes et

(1) On ne la connaît d'ailleurs que sous ce nom *La Déesse*.

françaises ayant fait campagne dans les boyaux et portant d'héroïques et incurables blessures) leur est tout particulièrement recommandé.

Nota. — Ces chaussettes, parfaitement désinfectées et aseptisées, ne dégagent absolument aucune odeur.

L'officier d'approvisionnement

L'officier d'approvisionnement est un heureux mortel, qui mène un *grand train*.

Il sermonne parfois les fourriers, quand ils sont trop zélés. Mais, la *faim*... justifiant les moyens, il passe et pardonne....

Peu exubérant, il n'en assaisonne pas moins ses plaisanteries au *gros sel*. On prétend même que parfois, elles sont *pimentées*. Mais, que ne dit-on pas !

Il ne désespère jamais, bien qu'on l'entende souvent dire, l'affaire est dans le *sac* (à ce sujet, exige impérativement pour les distributions les *sacs Risty*).

Sobre comme pas un, ne va jamais au café ; par contre, le café vient à lui en grains. Et pourtant, ce père nourricier n'a jamais eu un *petit grain*.

Très méthodique, il numérote, ou emploie, pour reconnaître rapidement la nature de ses denrées, des chiffres, ou même des lettres, connues de lui seul.

Exemple : C : le riz.

‡ A B : lard.

‡ A J : thé.

et cœteri, et cœtera, comme disaient nos grand'mères.

Nous avons constaté sur certaines caisses l'inscription : H + A + U + T.

Avertissement superflu, hélas !

Très spirituel, on cite, de lui la réflexion suivante en réponse à une réclamation intempestive :

« — Dites à vos Compagnies que le pain chaud n'est pas un *chaud-pain*.

Vous faut-il un assaisonnement avec *six-boules*... »

Et autres bons jeux de mots que nous ne pouvons énoncer puisque... nous ne les connaissons pas.

D'une complaisance rare, on rapporte, à son avantage (encore ?) le trait ci-après :

Une dame, gentille, d'une localité environnante avait perdu un enfant, et épanchait sa douleur auprès de lui.

Il s'est proposé pour lui en faire un sur le champ.

L. D.

PETIT DICTIONNAIRE

de Face aux Boches.

Grossier : Individu malséant destiné à *rajeunir*. Exemple : Un grossier perd son âge.

Sanitaire (agent) : agent *sabli-terre*.

Belle-mère : animal fait *rossé*.

CALENDRIER DU POILU

Aujourd'hui *Saint Copé*.

Le Gérant : LOUIS DROUET.

76^e régiment territorial.

Imp. de la Bourse de Commerce
25, Rue Jean-Jacques-Roussseau, 35. — PARIS